

SŒUR MARIA TRONCATTI, ARTISANE DE RECONCILIATION ET DE PAIX

Jeudi salésien, 13 mars 2025

En ce temps de préparation à la célébration du 150^e anniversaire de la première expédition missionnaire des Filles de Marie Auxiliatrice, je suis heureuse de partager avec vous, dans le cadre de ce Jeudi salésien et de l'Année jubilaire au cours de laquelle nous aurons l'immense joie de vivre le grand événement de sa canonisation, l'expérience de la sainteté éducative de Sœur Maria Troncatti, Fille de Marie Auxiliatrice qui a fait fleurir la communion et la paix dans la jungle amazonienne de l'Équateur. Cette expérience me semble paradigmatique et forte.

Introduction

La bienheureuse sœur Maria Troncatti a été missionnaire en Amazonie équatoriale de 1922 jusqu'à sa mort, le 25 août 1969. Son grand témoignage de communion évangélique, vécu avec ses sœurs salésiennes et ses confrères dans la mission, a fait d'elle une « *matrecita buena* » (bonne mère) capable de « se faire toute à tous » selon l'expression de saint Paul (1 Cor 9, 22) et de « se mélanger » (EG, n. 87) aux Shuars et aux colons. Maria Troncatti désirait faire germer chez les *Shuars* et les deux ethnies ennemies, la culture évangélique de la rencontre (QA n. 22), de la fraternité, de la paix et de la vie par le biais de l'éducation.

J'utilise le terme « fraternité » parce que les deux groupes ethniques (Shuar et colons) se sont rencontrés le 25 août 1969, le jour des funérailles de Sœur Maria, à la suite d'un accident d'avion, « dans une même douleur et dans une même expression de regret : "une sainte EST morte...". Il n'y a plus notre mamita ». ¹ Par sa mort, offerte pour la paix, une force nouvelle et durable qui a changé les rapports entre les *Shuars* et les colons est née, grâce à sa présence mystérieuse au milieu de ses « fils ». En effet, les pères salésiens de la mission, après la naissance de Sœur Maria au ciel, ont entrepris de nouvelles œuvres avec la collaboration de tous, dans un climat de fraternité incroyable. ²

Sa personne, inscrite dans l'expérience de communion entre les sœurs et les confrères salésiens de la mission d'Amazonie, est encore vivante et éloquente aujourd'hui, capable d'éclairer et de donner du souffle à l'Église. Le pape François, dans son exhortation apostolique post-synodale « *Querida Amazonia* » rapporte la voix des évêques de l'Équateur qui exhortent à « un nouveau système social et culturel qui privilégie les relations fraternelles, dans un cadre de reconnaissance et de valorisation des différentes cultures et écosystèmes, capable de s'opposer à toute forme de discrimination et de domination entre les êtres humains » (n. 22). La bienheureuse Maria Troncatti, avec ses « interconnexions évangéliques » de la mission salésienne dans le vicariat de Mendez, a été une éducatrice et un modèle dont on doit s'inspirer et se confier.

1. Origines et vocation missionnaire

Maria Troncatti naquit à Còrteno Golgi (Brescia) le 16 février 1883 et fut baptisée dans l'église paroissiale le lendemain. Dans la famille et dans la paroisse, elle se distingua par un apprentissage en profondeur des vérités de la foi et par une participation assidue au cours de catéchèse. Elle fut admise à la première communion à l'âge de six ans. À partir de ce jour, elle fut fidèle à la sainte Messe et à

¹ CONGREGATIO DE CAUSIS SANCTORUM, VIC. APOST. MENDEZEN, *Beatificationis et Canonizationis Venerabilis Servae Dei Mariae Troncatti Sororis Professae Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis (1883-1969). Positio super miro*, Roma 2011, 9.

² Cf CONGREGATIO DE CAUSIS SANCTORUM, VIC. APOST. MENDEZEN, *Beatificationis et Canonizationis Venerabilis Servae Dei Mariae Troncatti Sororis Professae Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis (1883-1969). Positio super virtutibus*, Roma 1997, 259.

la communion, selon la fréquence permise par les normes de l'époque. À peine devenue majeure, elle entre dans l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice et fait sa profession religieuse le 17 septembre 1908. Pendant la première guerre mondiale, elle suit des cours de soins infirmiers et travaille comme infirmière de la Croix-Rouge à l'hôpital militaire de Varazze, en Ligurie, en essayant, par des soins maternels, de soulager les souffrances physiques et morales des jeunes blessés ou malades qui reviennent du front.

2. Les débuts de la mission

En 1922, en réponse à son généreux désir d'être missionnaire, elle est destinée à la jungle amazonienne de l'Équateur pour commencer le travail d'évangélisation parmi le peuple indigène *Shuar*. L'activité missionnaire de ce petit groupe de sœurs, guidé au nom de la Vierge Auxiliatrice et de Don Bosco, se répand dans toute la jungle grâce aussi au soutien constant des Pères salésiens.³

À Guayaquil et à Chunchi, Sœur Maria exerce sa mission d'éducatrice et d'infirmière salésienne auprès des jeunes filles et des gens. Après quelques années, elle arriva à Macas, le plus grand centre du Vicariat de Mendez, près de l'imposante rivière Upano. Là se trouve, depuis 1924 dans la résidence missionnaire salésienne, l'ancienne image de la Vierge,⁴ la *Purísima*, datant d'au moins trois siècles. C'est autour de ce « centre » que s'articule l'existence de Sr Maria.⁵

Sœur Troncatti et deux jeunes sœurs chargées de l'école arrivèrent à Macas le 4 décembre 1925, jour de la fête de la Vierge Très Pure. Avant leur arrivée, Mlle Mercedes Navarrete avait été responsable de l'école et avait soutenu la foi parmi les colons, s'efforçant de promouvoir l'éducation et la formation des filles avec peu de moyens économiques. Avec l'arrivée des religieuses, elle leur a tout laissé et s'est mise à leur disposition en tant qu'interprète de la langue *shuar*, du chant et des activités ménagères.⁶ Dans cette école, « au début de l'année scolaire 1926-1927, deux filles *shuars* sont inscrites au cours avec les filles des colons : cela peut paraître anodin, mais un mur est tombé ». ⁷

3. Artisane de réconciliation et de paix à partir des plus petits

Dans les récits de la première mission de Macas (1925-1930), sœur Domenica Barale raconte que les débuts de la mission ont été marqués par la présence de jeunes filles indifférentes, sans désir d'étudier et de se former. Puis vinrent les jeunes filles, les adolescentes, les jeunes femmes heureuses d'apprendre, ce qui permit de former un petit pensionnat.⁸ Sœur Barale ajoute : « À partir de ce moment, nos destinataires ont été les filles des colons et des *shuars* [...]. Cela nous a permis d'avoir un certain rapport aussi avec les parents des filles de la jungle, que nous visitions avec le prêtre tous les dimanches, pour la catéchèse. Avec l'aide de Dieu nous avons surmonté beaucoup de difficultés ». ⁹

Voici l'approche de Sœur Maria, des FMA de la communauté et des pères salésiens pour faire fleurir la fraternité : le choix charismatique de l'éducation. Leur but était d'éduquer *ensemble* les nouvelles générations des « ethnies adversaires », en les faisant vivre ensemble sereinement dans l'école, dans l'internat, dans la cour, en les rendant protagonistes de parcours d'éducation à la culture de la rencontre, à la reconnaissance et à l'appréciation des différentes cultures.¹⁰ En tant qu'évangélisateurs et éducateurs, les Salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice sont convaincus que

³ Cf Dicastero delle Cause dei Santi, *Maria Troncatti*, in Id., *Santi e beati*, cf. <https://www.causesanti.va/it/santi-e-beati/maria-troncatti.html>, visitato il 14/07/2023.

⁴ Cf *Positio super miro*, 6.

⁵ Cf *Ibidem*.

⁶ Cf *Positio super virtutibus*, 100.

⁷ GRASSIANO M. Domenica, *Selva patria del cuore. Suor Maria Troncatti Figlia di Maria Ausiliatrice, missionaria tra i Kivari*, Roma, Istituto FMA 1971, 113.

⁸ Cf *Positio super virtutibus*, 115.

⁹ *Ivi*, 115-116.

¹⁰ Cf FRANCESCO, Esortazione Apostolica Post sinodale, «*Querida Amazonia*» n. 22.

le binôme « évangéliser en éduquant » et « éduquer en évangélisant » les conduira progressivement à un changement culturel fondé sur la force de l'Évangile, grâce au don continu de soi pour le bien des jeunes pour la promotion du peuple.

Avec leur témoignage de vie évangélique, ils avaient fait de l'école et du pensionnat une zone « libre » de la loi de la jungle et des abus, où les Équatoriens du futur pourraient grandir dans l'amitié, le respect et le pardon. Ils étaient certains, que par leur expérience charismatique, les anciens élèves, en retournant dans leurs kivarías, apporteraient un nouveau souffle fondé sur une mentalité inspirée de l'Évangile et qu'ainsi, les vengeances et les abus de l'histoire seraient peu à peu étouffés. En effet, « en 1930, pour la première fois à Macas, on a célébré un mariage chrétien librement choisit pas deux jeunes filles *shuars*, et non plus prédéterminé par un contrat familiale ». ¹¹ C'était un signe, que parmi les jeunes femmes éduquées dans l'internat de Macas, de vraies femmes se formaient, conscientes des responsabilités de leur baptême et désireuses de devenir des apôtres dans leurs propres familles ¹² ainsi que de bonnes « ménagères ». ¹³

Les SDB et les FMA de la mission, fidèles au charisme salésien, ont mis l'accent sur l'éducation comme la voie et la porte d'évangélisation de la jungle. Les confrères salésiens accueillaient aussi les enfants des colons et des *Shuars* dans leurs écoles et leurs pensionnats. Ainsi, si dans les kivarías et chez les colons, on incitait à la haine, à l'abus et à la vengeance, dans les œuvres de la mission salésienne animée par sœur Troncatti, les sœurs, les prêtres, la priorité était d'éduquer, au nom de l'Évangile, à la coexistence des ethnies (*shuar*, colons, missionnaires), à la non-vengeance et au pardon des offenses. Toute la mission salésienne, avec tous ses membres, devient un véritable laboratoire de communion, un lieu où l'on vit et témoigne de l'Évangile du pardon et de la fraternité, une mission féconde et génératrice de « nouvelles créatures » ouvertes à la paix et à la vie.

4. La réconciliation « en silence »

Dès le début, Sœur Maria a touché le cœur des malades en leur prodiguant des soins médicaux et en leur annonçant l'Évangile. Peu à peu, par sa charité sans limite et sa disponibilité sans faille, elle réussit à gagner la population *shuar*. Cependant, les premiers signes d'impatience ne tardent pas à se manifester chez certains colons, qui craignent d'affaiblir leur autorité de « maîtres » sur les indigènes... ¹⁴ Ils ont progressivement « vu leur échapper les gonds de la "possession" et de la domination tranquilles exercées depuis des générations sur les *shuars*: comme domestiques dans les *vivendas*, ou comme ouvriers pour défricher les arbres à leur profit, en échange d'honoraires dérisoires, négociés avec un égoïsme dégradant » ¹⁵, par exemple des miroirs, des peignes, des colliers. Certains colons ont donc répandu une fausse nouvelle dans la kivaría, au bord de la rivière Upano, selon laquelle les missionnaires attiraient les enfants et les filles dans leurs cercles pour les vendre ensuite « à l'étranger ». En apprenant cela, Sœur Maria, toujours prête à justifier et à pardonner, n'a pas adressé de paroles fortes aux familles qu'elle avait toutes accueillies et dont elle avait tant pris soin, mais elle a choisi le silence et les larmes. Elle a choisi l'attitude paisible de celle qui ne s'impose pas, mais attire. Avec douceur, elle toucha le cœur et parla cœur à cœur avec ceux qui avaient répandu la calomnie, au point qu'ils se repentirent et devinrent des partisans et des promoteurs d'une plus grande présence de jeunes *shuars* dans la mission salésienne. ¹⁶ Sœur Maria a souffert, mais elle était fermement convaincue, comme le disait Don Bosco, qu'en chaque personne il y a un point accessible à la bonté, et que les colons avaient la « mémoire du cœur » dans laquelle ils conservaient tout le bien qu'ils avaient reçu d'elle. Elle croyait, inspirée par le Fondateur, que « l'éducation est une chose du cœur » et que « celui qui se sait aimé, aime et celui qui aime obtient

¹¹ *Positio super miro*, 7.

¹² Cf *Positio super virtutibus*, 157.

¹³ Cf *Ivi*, 159.

¹⁴ Cf *Positio super miro*, 6.

¹⁵ *Positio super virtutibus*, 121-122

¹⁶ Cf *ivi*, 122.

tout, surtout des jeunes ». Ses larmes manifestent donc une plus grande ouverture à l'égard des *shuars* qui se sentent aimés et soignés par elle.

5. La « docteure et la maman » de la paix.

Entre une conversation et une boisson fraîche, ou entre un médicament à administrer, une dent à arracher et une balle à extraire avec un simple couteau de poche, une plaie infectée à nettoyer et à panser, elle avait toujours l'*Ave Maria* entre les lèvres et, avec des questions maternelles, préparait ses patients à recevoir les sacrements, administrés par les prêtres de la mission, ou prodiguait des conseils appropriés. « Sa pharmacie mobile devenait de temps en temps une clinique externe ou une « *chambre de charité* », un centre de formation ou un lieu pour de courageux examens de conscience, une oasis de réconfort et d'espoir pour les âmes accablées par la douleur spirituelle ou les problèmes familiaux ». ¹⁷

Dès le début de son apostolat, en aidant et en sollicitant, Sœur Maria a connu la dure loi de la jungle avec l'impératif catégorique de la vengeance. Pour la culture de l'homme *shuar*, le but premier de la vie consistait à pouvoir se venger : c'est-à-dire à tuer, en prenant pour acquis le risque permanent d'être tué. Il n'y avait pas de famille où la vengeance n'avait pas déjà été exprimée, à faire ou à craindre. Les enfants étaient élevés avec l'idéal suprême de devenir de bons guerriers et d'habiles chasseurs. Dans la famille, chaque matin, le père promouvait une véritable « éducation à la vengeance », ou « école de la haine ». Il présentait la vengeance comme un devoir sacré, le plus grand des devoirs du peuple *shuar* : les vengeances personnelles ou familiales pouvaient durer des générations et entraîner des répercussions pendant des siècles, même entre tribus. Pour les Kivaros, l'état de guerre était une situation normale. ¹⁸

De 1922 à 1969, Sœur Maria a été la « *madrecita* », la « médecin » de tous, sans distinction ; colons et *shuars* ont trouvé en elle un point de référence. Chaque jour, elle avait affaire à des personnes : des « enfants » marqués par des blessures à la lance et à la machette ou empoisonnés par des vengeances internes sanglantes, ou encore exploités comme esclaves par les colons. La violence l'a fortement ébranlée. Un sérieux changement de cap s'impose par l'éducation et l'évangélisation des nouvelles générations et l'accompagnement des adultes des deux ethnies. Elle réussit par ses paroles qui vont droit au cœur et par sa maternité totale, sans distinction, non seulement à faire coexister les deux races mais aussi à les faire « s'appuyer l'une sur l'autre et participer à la même justice et à la charité commune » (Cf. *EG*, n. 87). En effet, non seulement ils se retrouvent ensemble à attendre sur le seuil de son humble *botiquin* (pharmacie mobile) les colons, les petites filles et les fillettes qui se sont enfuies de leur kivarie parce que leur famille était en conflit, les nourrissons rendus orphelins par l'empoisonnement de leur mère..., mais aussi les familles des colons et anciens élèves *shuars* catéchisés qui allaient « recueillir » les petits bébés *shuars* ou les bébés blancs abandonnés. En vue de « sauver des vies », elle a naturellement mis en œuvre le processus d'intégration des deux peuples. ¹⁹

Pour mener à bien cet engagement, elle a demandé à de nombreuses femmes italiennes de soutenir ces petits à distance, sensibilisant ainsi les « marraines » à la dignité et à la responsabilité féminines. ²⁰ Ce sont ces mêmes chrétiens *shuars* ou bons colons qui ont sauvé des bébés de l'infanticide maternel en les remettant à Sœur Maria « parce qu'ils étaient chrétiens » et donc conscients du commandement « Tu ne tueras point » et de la dignité inviolable de la vie devant Dieu. ²¹

¹⁷ *Ivi*, 167.

¹⁸ Cf *ivi*, 107-108.

¹⁹ Cf *ivi*, 239.

²⁰ Cf *ivi*, 111.

²¹ Cf *ivi*, 164.

6. L'hôpital « Pie XII », maison de fraternité.

Les centres missionnaires en plein développement de Macas, de Sucúa, de Sevilla Don Bosco, sont les témoins du dévouement héroïque de sœur Maria qui, en 1947, commence à penser à la construction d'un petit hôpital à Sucúa portant le nom de Pie XII. En 1954, elle a la joie de le voir fonctionner, heureuse de pouvoir accueillir les malades et de guérir non seulement les maux physiques mais aussi les maux de l'âme.²² En 1961, elle a ajouté un pavillon dédié à la maternité.²³

En 1960, avec le missionnaire slovaque, le père Juan Shutka, elle a pensé à regrouper les centres *Shuar* en une fédération, en préparant pour chaque village un enseignant-catéchiste et de jeunes infirmières pour les premiers soins.²⁴ À la même époque (1960-1962), afin de sensibiliser à la dignité et à la responsabilité des femmes, elle organise également « des cours de couture, de cuisine, d'hygiène et de soins pour les enfants pour compléter les pensionnats ». ²⁵

L'hôpital était la maison de tous. C'était le lieu d'union et de coexistence entre les deux ethnies, et sa personne était la force centrale qui attirait à elle uniquement pour diriger vers Dieu tous ceux qui s'approchaient d'elle pour un besoin quelconque. Tout le monde savait que, dans la prière, sœur Maria était la porte-parole de tous les malades et de toutes les personnes qu'elle approchait indistinctement. Il suffit de quelques mots qui vont droit au cœur pour que l'on entre dans la confiance.²⁶ Les pavillons à droite et à gauche de l'hôpital étaient pour tout le monde, mais pendant un certain temps, il avait quelques chambres réservées aux *shuars* qui n'étaient pas habitués à vivre dans une vraie chambre, dans un vrai lit, et aussi parce que, lorsqu'ils déménageaient de la *kivaria*, ils déménageaient avec leur famille.²⁷ C'était un témoignage vivant de la justice chrétienne. Alors que tous trouvaient en elle réconfort, aide et soin, son cœur bon et maternel donnait attention et soin à ses enfants les plus nécessiteux.

Dans les multiples activités du *botiquin*, puis de l'hôpital, sœur Maria s'occupait aussi de la santé des missionnaires mêmes, affaiblis par les longs voyages d'évangélisation, le labeur quotidien de l'école et du pensionnat, les travaux agricoles et les bâtiments qu'il fallait construire en prenant de l'espace dans la jungle ou la rivière, les désagréments du climat, les maladies et la nourriture pauvre et rare.

Les confrères l'appelaient « *comme une mère* », « *une vraie mère* », « *une maman* ». Il suffisait d'écouter les problèmes et les joies de l'évangélisation, une boisson fraîche, un médicament, un remède pour les pieds fatigués et endoloris et pour créer la communion et la fraternité. L'extrême charité envers les missionnaires s'appuyait sur l'esprit de foi qui savait voir dans les prêtres les ministres de Dieu.²⁸

7. Séville Don Bosco, la citadelle de la paix.

En 1957, la mission de Séville Don Bosco, située de l'autre côté du fleuve Upano, a reçu le décret d'érection en paroisse et, l'année suivante, le gouvernement l'a reconnue comme village et comme « paroisse civile », c'est-à-dire une entité administrative à part entière, gouvernée par un « lieutenant » (aux fonctions semblables à celles d'un maire), avec un « adjoint » (ou maire-adjoint) shuar. Ce fut le premier exemple d'une telle reconnaissance civile: Séville représentait pour la mission salésienne la réalisation d'un véritable miracle, la première ville composée de shuars: tous baptisés et venant des pensionnats de la mission. Une première liste des membres des différents centres shuars est préparée par les missionnaires eux-mêmes, et un important processus d'agrégation des

²² *Positio super miro*, 8.

²³ Cf *Positio super virtutibus*, 225.

²⁴ Cf GRASSIANO M. Domenica, *Selva patria del cuore*, 364.

²⁵ *Positio super virtutibus*, 238.

²⁶ Cf *ivi*, 172.

²⁷ Cf GRASSIANO M. Domenica, *Selva patria del cuore*, 318.

²⁸ Cf *Positio super virtutibus*, 184-186.

centres est également initié avec la constitution de l'*Association des Centres Chivaris* à travers la première Convention des responsables Chivaris validée à Sucúa le 15 septembre 1961. Ces étapes ont permis aux *Shuars* locaux d'acquérir un nouveau sens de la dignité, de prendre conscience de leurs droits garantis et sauvegardés par la loi de Dieu, de créer des regroupements stables et de stimuler la naissance de coopératives d'entraide. L'association avait son propre exécutif, des assemblées générales et ses propres statuts, qui ont également été adoptés, avec la ratification du gouvernement (ministère du travail, bureau central des statistiques), par d'autres centres : Sucúa Limón, Méndez, Bomboiza, Chiguaza, Sevilla don Bosco, Yaupi. Chaque centre a établi un accord contresigné par un prêtre missionnaire « *responsable des affaires chivaris* ».

8. La réconciliation passe par la promotion humaine.

À Sucúa, le 12 janvier 1964, lors de la première convention provinciale des directeurs de centres *shuars*, la *Fédération des centres shuars* a été planifiée, reconnue par le ministère et approuvée avec un statut juridique le 12 octobre de la même année. Il y avait environ 70 centres fédérés et plus de 13 000 membres inscrits. Le père salésien Juan Shutka était le conseiller ecclésiastique car il représentait la mission de Sucúa.

L'objectif de la Fédération était d'encourager le développement économique par l'élevage du bétail, la création de pâturages et la reconnaissance de titres de propriétaires légaux de leurs terres, et de promouvoir la fierté ethnique par de courtes émissions de radio quotidiennes en langue *shuar* à partir de leur nouveau siège à Sucúa. De plus, le bureau provincial de l'état civil de Sucúa a envoyé des fonctionnaires dans les centres fédérés pour faciliter le recensement de la population et la régularisation de l'état civil de chaque membre.

Tout le monde savait que Sœur Maria s'intéressait à toutes les situations concernant la vie de ses « chers shuars », qu'elle se réjouissait des progrès de ce peuple et qu'elle était une « avocate » convaincue de ses droits, notamment en matière de terres, de salaires, d'achats et de ventes, et qu'elle en suivait toutes les étapes tout en sachant que certains colons n'étaient pas satisfaits de ces progrès. En effet, ils voyaient d'un mauvais œil ces avancées humaines et culturelles. Cela a ravivé un climat d'hostilité que l'on n'avait pas vu depuis 1941. La grande friction entre les deux groupes ethniques était également basée sur la conception différente de la valeur de la terre. Les *Shuars*, élevés sur des terres « libres », ont eu du mal à s'habituer au concept de propriété privée. De plus, étant chasseurs, ils ne vivaient pas uniquement de l'agriculture et de l'élevage. Les colons, quant à eux, considérant principalement les terres des zones administrées par la mission dans la vallée de l'Upano, estimaient qu'elles étaient mal exploitées pour l'agriculture, alors que les *Shuars* étaient convaincus du contraire. Cette opposition suscite le mécontentement car les *shuars* souffrent d'un manque de terres adéquates, tandis que les colons estiment que les *kivaris* n'exploitent pas pleinement l'ensemble de leur territoire.

9. L'amour « éteint le feu » de la haine.

En 1969, à cause de la Fédération, l'environnement de Sucúa est devenu un centre de réactions négatives, de fermentations et d'affrontements sur les différents intérêts des deux groupes ethniques. Des groupes anticléricaux de l'endroit, qui voulaient la mort des prêtres et des religieuses, s'étaient également jointes au mouvement ; des attitudes aussi de certains jeunes qui étaient influencés par le climat des années 60 typique des pays étrangers.²⁹ Ils ont décidé de faire payer les progrès du peuple *Shuar* à leurs représentants légaux : les pères salésiens. Dans le Bulletin salésien n° 19 de 1969, on peut lire que : « Sucúa est le creuset où s'est opérée la fusion de deux races ennemies : les *Kivaris*, indigènes de la région, et les colons blancs venus du plateau. Récemment (nous voulons parler des premiers

²⁹ Cf *ivi*, 240-245.

mois de 1969), de nouvelles frictions sont apparues en raison de l'avidité des colons... Les missionnaires, bien sûr, se sont rangés du côté des plus faibles. D'où la colère de certains Blancs ».³⁰

Des derniers jours de juin au 4 juillet, une « semaine des coopératives agricoles » nommée par le père Shutka a eu lieu. C'était une forme de promotion à laquelle tout le monde (Blancs et *shuars*) était invité. Certains colons étaient furieux de la présence massive de *shuars* dans la ville ces jours-là. Pour se venger, le soir du 4 juillet, un grand incendie a été allumé dans la maison des Salésiens et tout le monde était certain que c'était causé par quelques colons. Tout est brûlé mais il n'y a pas de victimes. Mère Troncatti, après s'être assurée qu'il n'y avait pas eu de morts, se retira dans l'église pour remercier le Seigneur d'avoir permis qu'il n'y ait pas de morts et pour demander pardon pour ceux qui avaient fait cette action. Le matin du 5 juillet, comme tous les samedis, elle participe au « rosaire de l'aube ». Tout le monde voit Sœur Maria pleurer en égrenant son chapelet.³¹

Sœur Maria a beaucoup souffert. Elle aimait tout le monde d'un cœur maternel. En confiant sa douleur à la Vierge, elle cherche à remédier à une situation qui aurait pu déboucher sur une véritable catastrophe. Comment arrêter ce tourbillon de violence qui est prêt pour la vengeance ?

Dès les premiers signes avant-coureurs, elle avait dit que la paix et la vie d'un prêtre valaient bien plus que la sienne. Et à d'autres moments, après l'incendie, elle avait dit à ses sœurs que les deux races ne se réconcilieraient pas sans une victime prête à se sacrifier pour elles.³² Pendant ce temps, les *shuars* étaient prêts à contre-attaquer. Ils s'étaient déjà rendus avec leurs lances auprès de sœur Maria, prêts à intervenir et à se venger. Leurs éducateurs, leurs formateurs, leurs repères avaient été touchés et il fallait les venger. Des heures terribles se sont écoulées entre les enfants de la jungle et la foi désarmée de sœur Maria qui a su les convaincre : « Nous vous avons appris à être charitables et à pardonner les offenses. Si vous m'aimez vraiment, déposez vos armes à mes pieds ».³³ Et c'est ce qu'ils ont fait. Lorsque les gens venaient à sa rencontre et s'inquiétaient de la possible vengeance des *Shuars*, sœur Maria répondait : « Je serais très heureuse d'offrir ma vie pour que la paix revienne dans cette population ».³⁴ Le père Juan a également parlé de l'Évangile et du pardon de l'offense jusqu'à ce que les *shuars* décident de laisser tomber. « Rien ne s'est passé. Et c'était la preuve que le christianisme s'était profondément enraciné chez les *Shuars*: il n'avait pas fallu beaucoup de générations... ».³⁵ C'était la preuve qu'ils aimaient vraiment les missionnaires, leurs formateurs et leurs éducateurs. Le don de soi, l'amour avait fait s'écrouler les piliers millénaires.

10. Donner sa vie pour la paix entre les peuples

Le 5 août, Sœur Maria a participé à la fête de la Vierge très Pure à Macas et a assisté à deux ordinations diaconales de jeunes hommes liés à la mission. Elle a confié à une sœur que *la Purísima* lui avait dit de se préparer, car bientôt quelque chose de grave lui arriverait. Le 25 août, elle se préparait à partir en avion pour se rendre à Quito pour les exercices spirituels. Elle assure les sœurs avec conviction que bientôt, très bientôt, la paix et la tranquillité reviendront. Quelques secondes après le début du vol, l'avion s'est écrasé au sol et sœur Maria est morte sur le coup.³⁶

C'est avec une immense tristesse que la nouvelle de sa mort s'est répandue dans la région. Avec dévotion et tristesse « une famille de colons a offert une niche dans leur tombe en briques »³⁷ pour son enterrement. Personne ne voulait que le corps sans vie de Sœur Maria soit transporté dans la tombe de l'Institut à Quenca, car elle devait rester parmi ses « fils » comme une présence génératrice de paix et de fraternité. Un arc-en-ciel est apparu et a duré jusqu'à l'enterrement de Sœur Maria. Tout

³⁰ GRASSIANO M. Domenica, *Selva patria del cuore*, 336.

³¹ Cf *ivi*, 338-341.

³² Cf *Positio super miro*, 8.

³³ *Positio super virtutibus*, 249.

³⁴ *Ivi*, 250.

³⁵ GRASSIANO M. Domenica, *Selva patria del cuore*, 344.

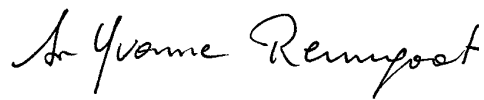
³⁶ Cf *Positio super miro*, 9.

³⁷ GRASSIANO M. Domenica, *Selva patria del cuore*, 367.

le monde a fait une relecture biblique de ce signe comme la confirmation qu'une alliance de paix était acceptée.³⁸ L'offrande de la victime a été perçue « comme la touche finale de ses innombrables actes de charité, pratiqués pour aider ses frères et sœurs, qu'ils soient colons, *shuars* ou frères et sœurs, pour leur apporter la paix et la sérénité, en les unissant à nouveau, comme il l'avait toujours souhaité ».³⁹

L'engagement en faveur de l'éducation et de la promotion des femmes a toujours été l'une de ses priorités. Dans la culture *shuar*, les femmes étaient souvent dévalorisées et pénalisées parce qu'elles étaient dépendantes de leur maître-époux et exploitées pour les travaux les plus pénibles, sans tenir compte de leurs devoirs de maternité et d'éducation des enfants.⁴⁰

Sœur Maria Troncatti, authentique artisane de réconciliation, de la prise de conscience de la dignité et de la responsabilité des femmes dans tous les contextes, continue à nous interpeller et à nous stimuler aujourd'hui pour que nous poursuivions avec audace des chemins de communion, de développement et d'attention à la vie dans toutes ses expressions, avec une attention particulière à la promotion du monde des femmes avec la passion de Don Bosco et de Mère Mazzarello.



Sœur Yvonne Reungoat fma

³⁸ *Ivi*, 368-369.

³⁹ *Positio super virtutibus*, 259.

⁴⁰ Cf *Positio super miro*, 8.